

MERCURE

DE

FRANCE

Vingt-sixième Année

Paraît le 1^{er} et le 16 de chaque mois

(Mensuel jusqu'à la fin de la guerre)



HENRI ALBERT, GUILLAUME APOLLINAIRE, AUREL, DOCTEUR BARBILLION,
MAURICE BOISSARD, R. DE BURY, CLAUDIEN,
JEAN DE GOURMONT, REMY DE GOURMONT, CHARLES-HENRY HIRSCH,
GUSTAVE KAHN, PIERRE LASSERRE, AUGUSTE MARGUILLER, HENRI MAZEL,
CHARLES MERKI, GABRIEL MOUREY, PÉLADAN, GEORGES PIERREDON,
G. VACHER DE LAPOUGE, DAVID ALEC. WILSON (E. MASSON trad.)

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 25 net. | Étranger : 1 fr. 50.

DIRECTEUR

ALFRED VALLETTE

PARIS

MERCURE DE FRANCE

XXVI, RUE DE CONDÉ, XXVI

LE PARADOXE PANGERMANISTE

C'est d'une évolution longue, aux causes complexes et multiples, qu'est sorti le pangermanisme. Il n'a guère de commun que la désinence avec le panslavisme, le panaméricanisme, et diffère profondément des doctrines impérialistes de tous les concurrents de l'Allemagne à l'hégémonie du monde. Ces doctrines sont faites aussi de convoitise et d'orgueil, mais dans le pangermanisme il faut voir davantage : la conception mystique d'une vocation d'ordre naturel pour les uns, surnaturel pour les autres. Cette conception domine le monde allemand tout entier et tout Allemand s'offre en holocauste, avec la conscience de servir par son sacrifice la cause du genre humain. Depuis la grande ruée de l'Islam, le monde n'avait rien vu de pareil, et jamais sans doute avant.

Comme Sparte et comme le Japon, la Prusse a toujours vécu sous le régime d'un dressage et d'une sélection qui subordonnaient à l'intérêt de l'Etat ceux des individus, des rois comme des sujets. Sa constitution est sortie des statuts d'un ordre ; de là son caractère rigide, teinté de socialisme, et ce paradoxe d'une race individualiste dont les individus abdiquent toute existence devant l'Etat.

Au douzième siècle, la Prusse était encore habitée par des tribus sauvages de race lithuanienne, vivant surtout de chasse et de pêche, idolâtres et anthropophages. C'est au commencement du XIII^e que le Cistercien Christian provoqua une croisade contre ces infidèles, et en 1231 l'Ordre Teutonique commença la conquête définitive du pays. Ainsi se constitua un état théocratique, gouverné par des moines chevaliers, colonisé par des familles appelées de toutes les parties de l'Allemagne. Le nouvel Etat se développa au milieu de difficultés infinies, d'une lutte incessante contre la nature et les hommes : un sol

sablonneux et infécond, glacé l'hiver, inondé sans cesse, les indigènes sans cesse en révolte, les Polonais et les Lithuaniens sans cesse en guerre avec les chevaliers. Cette colonie autonome de l'Allemagne fut le berceau d'une race rude et indomptable, formée par sélection, endurcie par une constante épreuve, vivant comme dans un camp, d'une vie où le civil ne se distinguait pas du militaire.

La Réforme transforma la Prusse en principauté séculière sous Albert de Brandebourg. Sous Frédéric I^{er}, le duché souverain de Prusse devint royaume (1700), sans cesser d'être un camp, et une organisation de fer lui fut donnée par Frédéric-Guillaume et par Frédéric II. La discipline militaire règne dans la grande Prusse de Frédéric comme dans celle des chevaliers. Chaque Prussien, dans sa fonction et dans sa vie privée, ne s'inspire que de la volonté du Roi. Cette obéissance absolue du sujet et la subordination complète de la volonté du roi aux intérêts de l'Etat donnent à l'état prussien une figure unique dans l'histoire.

Cet Etat sans cesse grandissant a pour industrie nationale la guerre, l'extension de la puissance pour but et pour outil la force. La puissance napoléonienne peut l'abattre un instant, il reparaitra plus grand le lendemain d'Iéna, pour continuer sa marche inflexible jusqu'à Sadowa, jusqu'à Sedan et à Versailles.

Dans ce milieu s'est formée une mentalité que nous avons peine à comprendre, sortie du caractère de la race, précisée par une éducation inflexible. Cette mentalité a inspiré des livres qui ont fourni leurs idées à des générations d'Allemands pensant à la prussienne et fait peu à peu de l'Allemagne une nation, puis un Etat.

Cette formation a été commencée par Kant, dont les livres sont la base de toute la philosophie allemande. Dans les *Discours au peuple allemand* de Fichte, tout le plan de l'éducation allemande se précise : je ne dis pas un plan d'étude pour les écoles et les collégiens, mais celui de l'éducation nationale des Allemands de tout âge et de toute condition. C'est le catéchisme du *Deutschland über Alles*, que nous retrouverons expliqué plus loin. Du même milieu prussien sort la philosophie de Hegel. La doctrine de l'Etat prussien fut construite de toutes pièces en partant de la théorie hégélienne de

l'Etat, et cette théorie n'était elle-même que la cristallisation des idées prussiennes sur le rôle du gouvernement et le devoir des peuples.

Le mouvement philosophique créé par Fichte et par Hegel est certainement une réaction patriotique contre l'abaissement infligé à la Prusse après Iéna, et sa diffusion dans l'Allemagne affranchie fut vraiment la première marque d'une conscience nationale qui s'éveillait, du Rhin jusqu'au Niémen.

Le grand développement des études historiques et germanistes date de la même époque et procède du même esprit. Les Allemands se prirent à étudier leurs origines nationales, parfois avec plus de passion que d'esprit critique. Dans le récit que Tacite nous fait des mœurs des Germains, ils n'ont pas vu l'intention si claire de blâmer par un contraste les mœurs romaines de son temps. Ils le prirent au pied de la lettre, et les érudits firent des Germains quelque chose de plus que des hommes.

L'étude des légendes germaniques et des chants scandinaves porta au comble cette admiration des héros du passé. L'imagination se complut dans l'apothéose de la force et du carnage.

Toutes ces recherches fortifiaient le nationalisme en Allemagne. La première idée de l'impérialisme vient d'une autre science d'apparence inoffensive, la linguistique. La découverte des rapports existant entre le sanscrit et les langues de l'Europe aboutit à la constatation d'une grande famille de langues dont, avec un peu de bonne volonté, on pouvait déduire une parenté des peuples. La théorie des migrations des peuples aryens était trouvée. Par ondes successives, les peuples aryens sortis de l'Asie centrale étaient venus couvrir l'Europe, et les plus jeunes, les plus vigoureux de ces peuples étaient les Germains. Vainqueurs une fois du monde romain, ne pouvaient-ils pas être appelés à un rôle futur plus grandiose ?

Au milieu de toute cette fermentation qui se créait à côté de la science allemande parut un gros livre presque introuvable aujourd'hui, car il fut tout droit chez l'épicier, l'*Allgemeine Kulturgeschichte der Menschheit* de Klemm (Leipzig, Teubner, 1843-1852). Cette histoire universelle en dix volumes a pour idée directrice qu'il existe des races actives et des passives, que leur réaction réciproque détermine le progrès et

la décadence des peuples. Cette doctrine est résumée d'une manière saisissante dans une petite brochure parue en 1845, *Die Verbreitung der aktiven Menschenrassen über den Erdball*. Le hasard sauva un exemplaire de cette plaquette, qui tomba entre mes mains ; elle fut réimprimée par Woltmann : la destinée en voulait sans doute à Klemm, car il resta aussi ignoré que devant.

Je ne sais pas si le livre fameux de Gobineau fut inspiré par Klemm. Woltmann avait à ce sujet commencé des recherches qui ne furent pas terminées. Ce qui est certain, c'est que Gobineau écrivit aussitôt après Klemm, et que la théorie des races contenues dans *l'Essai sur l'inégalité des races humaines* (1853-1855) est le développement génial de l'idée de Klemm. Pour Gobineau, la race active par excellence est celle des Ariens, la grande race blonde qui a fourni tous les grands peuples, depuis les Grecs, et les aristocraties de toutes sortes. La puissance commence quand arrivent les Ariens, elle fleurit par le concours des races passives qu'ils dirigent et qu'ils organisent ; quand leur sang s'abâtardit par le croisement, la décadence commence et comme les Ariens de race pure s'épuisent, l'avenir de la civilisation est incertain. A cette époque, l'anthropologie n'est pas née. Gobineau se base seulement sur l'histoire, mais son interprétation de celle-ci fait de lui le chef d'école du darwinisme historique. Comme beaucoup de gens ont, ces temps-ci, parlé de Gobineau sans l'avoir lu, je crois devoir faire observer que, s'il considère avec raison les Germains comme le dernier essaim de purs Ariens, il parle de ceux du passé, des Scandinaves, des Anglo-Saxons et des Germains du Moyen-Age, et non des Allemands modernes, dont le sang mêlé n'avait plus d'intérêt pour lui.

Le livre de Gobineau passa moins inaperçu que celui de Klemm, mais il y a trente ans encore rien ne faisait prévoir son éclatante célébrité.

Quelques années plus tard parut *l'Origine des espèces*, de Darwin (1859). Ce livre, venu à son heure, tira de l'oubli le transformisme de Cabanis et de Lamarck, et fit une coupure entre le passé et l'avenir. Il ne reste pas aujourd'hui un naturaliste qui ne soit transformiste, mais la révolution survenue dans les sciences naturelles a bouleversé d'une manière encore plus complète les idées religieuses, politiques et morales. Le

jour où la notion de création naturelle a rendu inutile celle de créateur, nos religions n'ont plus été qu'une chose de pure foi, subordonnée à la façon dont on acceptait les résultats de l'exégèse biblique. Par le développement des doctrines sélectionnistes, c'est aujourd'hui dans les sciences sociales que le darwinisme proprement dit trouve ses applications les plus exactes et les plus riches en résultats.

C'est dans un compte-rendu de *la Descendance de l'homme* de Darwin que Broca signale le caractère régressif des principales sélections sociales, religieuses, morales, militaires, etc. (*Revue d'Anthropologie*, 1871.)

Quelques années plus tard, Galton, neveu de Darwin, commence ses recherches sur l'hérédité chez l'homme et crée la théorie de l'eugénisme, les eugéniques étant les membres des familles héréditairement douées de qualités supérieures. Il propose d'employer la sélection systématique pour remédier aux maux causés par les sélections sociales naturelles. Il peut être considéré comme l'initiateur des doctrines sélectionnistes.

C'est également sous les auspices de Darwin que je commençai, vers 1880, à tenter l'application aux sciences sociales des conquêtes récentes de la biologie. Le maître m'avait promis des découvertes fécondes, et des oppositions acharnées. La tentative de légitimer par la théorie biologique de l'hérédité celle des successions marque le passage de mes recherches de droit pur à l'anthroposociologie. Cette dernière science date de mes Leçons de Montpellier de 1886, qui parurent à partir de 1887 dans la *Revue d'Anthropologie*, et des cours des années suivantes publiés sous les noms des *Sélections sociales* et de *l'Aryen*.

Au point de vue qui nous intéresse, la doctrine des Leçons de Montpellier et des ouvrages qui suivirent peut se résumer ainsi :

1° Le facteur dominant de l'évolution historique des peuples est la mentalité des races qui les composent ;

2° La race dolichocéphale blonde a fourni toute la partie active des grands peuples de l'antiquité et des peuples modernes; la plupart des grands hommes s'y rattachent ;

3° Les diverses sélections sociales ont pour effet la destruction incessante des meilleurs éléments ;

4° La plus grande fécondité des éléments sociaux inférieurs

travaille constamment à éliminer les éléments supérieurs et à détruire la force des peuples supérieurs ;

5° Le progrès de l'humanité ne peut être assuré que par la multiplication systématique des eugéniques et des races supérieures, et par l'élimination de la postérité des éléments inférieurs.

Certaines parties de cette doctrine concordent avec la théorie de Gobineau, dont à cette époque je n'avais pas encore lu les livres. Les différences toutefois sont profondes. Ce n'est pas seulement sur les documents écrits que je me suis appuyé, mais sur un matériel anthropologique déjà très riche. La conception de la race est celle de la zoologie, avec toutes les conséquences biologiques nécessaires, alors que Gobineau connaissait seulement les races ethnographiques. Le sélectionnisme tel que je l'ai exposé n'était pas non plus celui de Galton, qui ne s'occupait pas de la race de ses eugéniques, mais un sélectionnisme fondé sur l'idée de race, et recherchant une fixité qui ne peut exister en dehors des races pures.

De toutes ces propositions, la quatrième est celle qui permet de pénétrer le plus profondément dans le mécanisme de l'évolution historique des peuples, celle qui fournit le plus d'explications aux historiens et de directions aux hommes d'Etat.

Broca a regardé la superposition des races dans les classes sociales comme le résultat de la conquête ; c'est la doctrine qu'il soutenait contre Durand de Gros, alors partisan de ce que nous appellerions aujourd'hui une mutation, pour expliquer la plus grande fréquence de la dolichocéphalie dans les hautes classes et dans les villes du Rouergue. J'ai porté, je l'espère, un coup mortel à cette théorie, le jour où j'ai montré que la stratification des races et leur substitution étaient dues aux sélections sociales. Les conquérants passent, leurs empires s'écroulent, souvent il ne reste rien de leur race ; leur nom continue à faire illusion dans l'histoire, l'anthropologiste seul n'est point dupe de sa permanence.

Pas plus que Gobineau je n'ai regardé les Allemands comme appelés à jouer le rôle prépondérant dans l'avenir. L'un et l'autre, nous avons représenté les Anglo-Saxons comme les favoris de la destinée, en raison de la plus grande importance chez eux de l'élément dolicho-blond, et de la diffusion indéfinie permise à leurs descendants par d'immenses espaces libres d'ha-

bitants. J'en ai jugé ainsi, non pas seulement parce que l'Allemagne n'avait point alors, l'importance qu'elle a prise, mais parce que cet Etat, venu au monde trop tard, enclavé dans un ensemble rigide d'Etats capables de résister à son expansion, ne pouvait, à moins d'un miracle, parvenir à la prépondérance. Je ne me suis expliqué qu'une fois sur ce point, dans mon cours de 1889-1890, en discutant les chances des races en lutte pour la domination universelle et voici ce passage (1) :

En 1911, l'Allemagne aura un nombre de conscrits exactement double de celui de la France, 550.000 contre 275.000. A ce jour la situation réciproque des deux nations sera claire, car pas un homme de guerre n'admet qu'il soit possible de lutter avec des chances de succès contre un ennemi double. Il lui faudra donc, d'une manière inévitable, ou devenir le satellite d'un ennemi plus puissant de l'Allemagne, ou composer avec celle-ci, conserver en tout cas, pour rendre la conquête trop chère, l'armement à outrance qui nous écrase aujourd'hui. Situation terrible d'un peuple, la mort lente par épuisement pour éviter la mort immédiate ! Je ne crois pas d'ailleurs que l'Allemagne puisse compter sur un avenir bien long. J'admets qu'elle puisse s'agrandir en absorbant la moitié de l'Autro-Hongrie, cela ne lui donnera pas au proche des territoires pour déverser l'excédent de sa population.

Faites devant un auditoire cosmopolite, les Leçons de Montpellier produisirent une émotion considérable. Sténographiées et envoyées par les étudiants dans leur pays, elles provoquèrent des comptes-rendus et des articles de journaux dans le monde entier. A peine publiées dans la *Revue d'Anthropologie*, les plus importantes furent analysées ou reproduites, parfois déjà sans citation d'origine, par les périodiques allemands. En mai 1889, le Docteur Peez en vulgarisa la doctrine par une série de douze articles dans l'*Allgemeine Zeitung* de Munich. Il en est sorti une littérature abondante, qui, pour les seuls pays allemands, dépasse, à ma connaissance, 1200 volumes ou mémoires, dont la valeur scientifique n'égale pas le nombre. La *Revue d'Anthropologie* n'étant pas un recueil très répandu dans le grand public, la doctrine des Leçons de Montpellier parvint à la masse allemande par des intermédiaires successifs, quelquefois oublieux du texte de l'auteur, et subit les plus étranges déformations :

(1) *Aryen*, p. 493.

Cette conception nouvelle, anthropologique et moniste, des lois de l'évolution des peuples survenait au milieu d'une grande fermentation d'idées. Haeckel travaillait à démolir le dogme de la création, semant le doute même chez ses adversaires. Richard Wagner transportait ses auditeurs dans un monde de féeries, et vraiment les vieux dieux germaniques furent ressuscités par ses enchantements. Ami de Gobineau, et son admirateur, il commençait à propager le gobinisme, qui devait bientôt, avec Scheman, devenir un culte. Nietzsche, aussi grand démolisseur que Haeckel, s'attaquait à la morale, et, complétant l'immoralisme par le sélectionnisme, créait l'idéal du surhomme. Geiger venait de démontrer que le point de départ des peuples indogermaniques n'était pas la Bactriane, mais le nord de l'Allemagne, qui devenait ainsi le berceau de l'aryanisme.

C'est un fait fréquent dans l'histoire des sciences que les découvertes soient faites à peu près simultanément par plusieurs. En 1890, Otto Ammon, qui n'avait pas lu les Leçons de Montpellier, constata entre diverses catégories sociales de conscrits badois des différences morphologiques qu'il expliqua aussi par la sélection. Ammon a construit depuis d'importantes parties de l'anthroposociologie, sa *Gesellschaftsordnung*, son *Auslese* sont des classiques de la science nouvelle et des ouvrages d'une grande probité scientifique.

On ne peut pas en dire autant de la plupart des publications allemandes qui s'appuient sur mes travaux ou sur ceux d'Ammon. Comme l'histoire et la philologie, l'anthroposociologie fut aussitôt utilisée pour l'apologie du peuple allemand, et faussée comme il convenait. Il suffisait de lire « allemand » où il était écrit « dolichocéphale blond » pour que tout fût allemand, jusqu'au Parthénon.

Cette déviation fut parfaite sous l'influence d'un nouvel ouvrage : *Die Grundlagen des XIX Jahrhunderts*, paru en 1899. L'auteur, Houston Stewart Chamberlain, fils d'un amiral anglais et gendre de Wagner, était un botaniste de valeur. Ce n'est cependant pas en naturaliste qu'il écrit. Le livre, en deux gros volumes, est une sorte d'histoire universelle dans laquelle il cherche à mettre en évidence tout ce qui, dans tous les ordres d'idées, a contribué à former la mentalité du siècle finissant. Comme Gobineau, il fait de la civilisation mo-

derne l'œuvre des Germains, par lesquels il comprend lui aussi tous les peuples de race germanique, mais il revendique avec énergie l'indépendance de sa doctrine à l'égard de Gobineau et de Wagner. Quant à l'anthroposociologie, il s'en déclare aussi indépendant; il a lu les Leçons de Montpellier, mais il ne cite *l'Aryen* que dans la préface d'une édition plus récente, et nulle part les *Sélections*. C'est qu'en effet il se place en dehors de la race zoologique, et ne s'occupe que de la race ethnographique produite par la culture. Cette conception ne suppose pas l'unité de sang, elle la crée, et c'est la race à créer qui préoccupe Chamberlain. Par là, il se rapproche des sélectionnistes anglais et américains et à vrai dire son livre est très anglo-saxon par la forme et les idées.

Pas plus que Gobineau, pas plus que moi, Chamberlain n'a fait à l'Allemagne une part prépondérante dans ses prévisions; cependant c'est de lui que procède le pangermanisme de ces quinze dernières années. Les précisions de *l'Aryen* jetaient un froid sur l'enthousiasme. Tous les Allemands pouvaient s'apercevoir que leur peuple dans son ensemble n'était ni si dolichocéphale, ni si blond, tout au plus la population de la grande plaine du nord. Chamberlain rendait toute sa valeur à la conception de Fichte. La race souveraine, *ceteris imperatura*, on pouvait la faire, malgré la prédominance des brachycéphales.

On pouvait d'ailleurs refaire la pure race germanique. C'est tout à la fois de Fichte, des Leçons de Montpellier, de Nietzsche et de Chamberlain que sont sorties les associations sélectionnistes ayant pour but de reconstituer par sélection un noyau de purs Germains, germe d'une humanité parfaite. On a ri des haras préconisés par Hentschel. On a peut-être trop ri. Les *Mitgart Blätter*, *l'Ostara*, beaucoup d'autres recueils à demi ésotériques ont joué un rôle dans l'évolution des idées vers le mysticisme de la race. De la même idée vient aussi la conception sociale de Reimer, qui superpose dans son Europe, reconstituée par la conquête germanique, trois castes : les purs germains, les métis que l'on tolère, sans *connubium* avec leurs maîtres, et le reste qui doit être éliminé sans merci.

Si la croyance à la supériorité du peuple allemand procède d'une interprétation tronquée de l'histoire et de l'anthropologie, celle à la vocation dominatrice est d'origine mystique.

Nourri de Bible, l'Allemand a gardé du livre dont il rejetait le reste tout ce qui pouvait servir son nationalisme. L'idée biblique de peuple élu, la croyance au dieu des armées, la négation du droit de l'étranger, la mission exterminatrice se sont incorporés, dans un étrange syncrétisme, avec les superstitions odiniques, le culte de la mort, de la gloire et du carnage. Comment toutes ces choses peuvent-elles, sans folie, s'associer aux conceptions les plus rigoureuses de la science moderne, de toutes les sciences en tant qu'utilisables dans l'intérêt allemand, c'est ce que peut seul expliquer l'aveuglement d'un immense orgueil.

Les victoires de 1870, la fondation de l'Empire, réplique du Saint-Empire romain germanique, un développement économique prodigieux ont troublé l'esprit allemand et lui ont fait entrevoir comme possible tout, même l'impossible. En quarante ans, le peuple allemand est devenu le plus riche du monde, ses villes toutes neuves sont pleines d'usines incomparables, ses ports tout neufs sont pleins de vaisseaux, ses maisons pleines d'enfants et ses casernes de soldats, ses arsenaux pleins de canons, de fusils et d'obus; il a des colonies, le soleil ne se couche pas sur la terre allemande, ses navires couvrent toutes les mers. Il est le premier peuple du monde, l'héritier de toutes les gloires du passé, l'avenir est à lui, toute la terre est à lui, quiconque revendique un droit contre lui est un rebelle : l'Allemagne est au-dessus de tout.

Deutschland über Alles, cela veut dire : l'Allemand doit valoir plus que tous les hommes, l'Allemagne est le meilleur des pays, l'industrie allemande la première des industries, la science allemande la première du monde, et, de même tout ce qui est allemand, surtout l'armée.

Cette devise, qui implique le sacrifice constant de soi-même à la patrie, le sacrifice de ses biens, de son bonheur et de sa vie, cette devise qui réunit *l'ad majorem Dei gloriam* et le *perinde ac cadaver* de la Compagnie de Jésus, est celle de toute la vie allemande. Elle prend l'enfant à sa naissance, et il l'entend dans sa famille, elle le suit au gymnase, à l'université, où toute science a été adaptée à la glorification de l'Allemagne, où toute science est allemande; elle le suit au régiment, dans tous les actes de sa profession. Que l'Allemand se lève, se couche, travaille, se promène, voyage, se fixe à l'étranger, *Deutsch-*

land über Alles! C'est à la tension constante de la volonté, à l'obsession du patriotisme que l'Allemand est dressé par cette éducation dont Fichte a tracé les lignes.

Pour arriver à fixer cette mentalité, il a fallu sept siècles d'une culture inflexible, appliquée d'abord au peuple qui pouvait le mieux la recevoir et l'utiliser, étendue ensuite à la masse docile et enthousiaste des Allemands. Elle est enracinée maintenant d'une manière qui ne permet pas de la détruire, à moins d'anéantir le peuple allemand tout entier. La guerre dans laquelle son orgueil satanique a entraîné l'Allemagne dût-elle se terminer par un désastre plus complet que celui d'Iéna, la mentalité allemande n'en sera pas changée. Penser le contraire serait une erreur mortelle.

L'invasion et la conquête peuvent se faire autrement que par les armes, d'une manière latente, mais définitive. Si l'Allemagne avait pu mettre un frein à la brutalité de son militarisme, envoyer chaque année chez nous 200.000 émigrants paisibles, et patienter un demi-siècle de plus, par le seul jeu de la faveur dont jouissaient les métèques, de la naturalisation imposée à leurs enfants, de l'abaissement de notre natalité, des sélections sociales et du suffrage universel, l'annexion se serait faite toute seule.

Cette conquête était commencée. L'avance des Slaves, qui fermait à l'expansion allemande le chemin de l'Orient, a déclenché un conflit de races, dans lequel nous avons été entraînés par nos alliances. C'est à nous de veiller à ce que demain ne ressemble pas à hier.

La guerre présente n'est pas qu'une guerre de race et d'hégémonie, elle est encore davantage, et quelque chose d'extrêmement grave. Pour la première fois, on voit entrer en conflit armé la politique et la morale chrétiennes, issues d'un compromis entre l'antiquité classique et les deux Testaments, et celles d'une civilisation moniste qui s'instaure. J'ai souvent rappelé que la civilisation dont l'idée de Dieu est exclue ne peut ressembler à celle d'aujourd'hui. Toutes les valeurs sont devenues sujettes à révision, tous les prescrits de la morale, toutes les notions de bien et de mal. C'est une crise terrible qui commence pour l'humanité, soudaine pour nous seuls qui avons obstinément fermé les yeux sur l'évolution des idées relatives à l'origine du monde et à celle de l'homme.

Dans l'évolution des croyances, des religions, des morales, il n'y a pas de retour en arrière possible. On peut regretter les conditions de vie faites à nos aïeux par une culture théologique et littéraire, mais ce qui convient c'est de chercher les moyens d'aménager au mieux notre existence dans la société scientifique et moniste de demain. Si l'on écarte de la culture germaniste tout ce qui vient d'un orgueil morbide et d'une brutalité native, il reste le noyau de ce qui sera la civilisation d'après le christianisme. Si nous, Français, ne voulons pas de surprises pires que celles d'aujourd'hui, il est temps de nous réveiller.

Quant à la valeur des raisons scientifiques dont l'Allemagne s'est servie pour légitimer ses longues ambitions, l'anthropo-sociologie nous permet de la juger. J'ai insisté d'une manière marquée sur ce fait que ni Gobineau, ni moi, n'avons regardé le peuple allemand comme qualifié pour être le réformateur de l'humanité. Quand les journaux pangermanistes, dédaignant ou négligeant les autres Etats de races dolicho-blonde, ont hypnotisé leur peuple dans la contemplation de ses vertus surhumaines, ils ont abusé du paradoxe, et ce paradoxe a pleinement réussi à s'imposer. « Ce que d'ailleurs j'admire le plus, chez les Allemands, c'est d'avoir créé une marine dans un pays dépourvu de ports, et d'avoir revendiqué l'hégémonie, au nom de l'aryanisme, contre les Anglo-Saxons d'Europe et d'Amérique, qui sont les peuples les plus aryens du monde (1). »

Dans mon *Aryen* (p. 346) j'ai indiqué, pays par pays, le nombre d'aryens pratiquement purs compris dans chaque nation, vers 1890. J'extraits de ce tableau les chiffres concernant les pays actuellement en cause :

Etats-Unis.....	15.000.000
Angleterre.....	10.000.000
Colonies anglaises.....	1.000.000
Russie.....	9.000.000
Allemagne.....	6.000.000
Austro-Hongrie.....	1.800.000
France.....	1.600.000
Italie.....	500.000

Ces chiffres devraient être aujourd'hui très augmentés, sauf

(1) *Race et milieu social*, préface, p. xxv (Paris, Rivière, 1909).

pour la France et l'Italie, mais les proportions n'ayant pas beaucoup changé, il serait inutile de refaire les longs calculs nécessaires pour mettre ce tableau à jour. On voit que les Etats-Unis contiennent de beaucoup le plus de dolichocéphales blonds. Puis vient l'Angleterre avec ses colonies, la Russie et enfin l'Allemagne et l'Autro-Hongrie. Le bloc allemand ne vient donc qu'en quatrième ligne, avec un ensemble de population aryenne de moins de 8.000.000 contre 15 aux Etats-Unis.

Le nombre n'est pas tout, j'en conviens, et l'Allemagne a su tirer un prodigieux parti de l'esprit d'ordre, de discipline et d'organisation de son élite, mais ces aptitudes sont égales aux Etats-Unis, et si, dans ce pays neuf, elles ont été autrement dirigées, pour pourvoir aux besoins les plus pressants, les Américains marchent dans la même voie que les Allemands, les précédant même déjà en quelques points dans les applications de l'anthroposociologie. Ce n'est d'ailleurs un secret pour personne que la culture américaine, orientée par des Allemands ou par des Américains formés dans les universités allemandes, se rapproche très vite de son modèle, et, plus tôt qu'on ne pense, une mentalité très germanique pourra se révéler de l'autre côté de l'Atlantique.

Il est exact aussi que la production intellectuelle de l'Angleterre ne vaut pas celle de l'Allemagne, et que le commerce, l'industrie, la navigation n'y ont pas pris dans ce dernier quart de siècle le même développement, mais il ne faut pas oublier que le travail de l'Allemagne s'exerce concentré sur elle-même, tandis que celui de l'Angleterre se disperse dans le monde entier. Il n'y a donc pas de raison de considérer le peuple allemand comme supérieur en qualité aux deux autres grandes nations germaniques, il est seulement différent, et sous le coup d'une crise de croissance qui exagère son activité.

Si maintenant on étudie le peuple allemand lui-même, on remarque qu'il se trouve dans des conditions anthropologiques moins satisfaisantes que les deux autres, que sa destinée lointaine paraît moins assurée. L'élément aryen est concentré dans les régions de la Baltique, de la Mer du Nord, où l'on trouve une proportion très forte de cheveux clairs, d'yeux bleus, et des moyennes d'indice céphalique souvent comprises entre 78 et 80, dépassant rare-

ment 82. Il en est tout autrement du centre et du sud. En Saxe, l'on rencontre couramment des moyennes de 84 à 86, et en Bavière la brachycéphalie n'est guère moindre. Ces régions sont donc comparables à notre Savoie et à notre plateau central. C'est tout juste s'il y reste autant de dolichocéphales blonds qu'à l'époque romaine, avec une population décuplée; comme chez nous, l'élément brachycéphale, qui formait à cette époque une très faible fraction de la population, est devenu prépondérant au point de submerger l'autre. Il est représenté en Allemagne par plusieurs dizaines de millions d'individus. Ce n'est vraiment pas un titre pour revendiquer le championnat des peuples dolicho-blonds.

En d'autres termes, le jeu des sélections sociales est un peu en retard en Allemagne, mais fonctionne comme dans les autres pays où les dolicho-blonds sont en présence des brachycéphales. La population allemande est composée comme celle de la France au temps de la Renaissance, mais dans un siècle, deux au plus, il n'y aura pas plus d'aryanisme allemand qu'il n'en reste aujourd'hui chez nous. Le développement contemporain de l'Allemagne est la grande flambée qui s'observe quand la rupture de l'équilibre des races est en train de se produire.

Le paradoxe pangermaniste est donc, au point de vue de l'anthroposociologie, un paradoxe de marque bien allemande, un paradoxe colossal. Il n'a pu prendre crédit que par une connaissance incomplète de cette science; mais le résultat terrible de ce crédit usurpé, et de l'insuffisance de cette connaissance, se traduit dès maintenant par sept millions de morts ou de blessés, par une centaine de milliards de capitaux dissipés, par des territoires équivalant à l'étendue de la France bouleversés jusque dans les entrailles du sol.

Mais pourquoi, dira-t-on, n'a-t-on point vu cela, pourquoi n'a-t-on rien fait? Je l'ai expliqué longuement dans la préface de *Race et milieu social*. Je n'ai peut-être pas assez insisté cependant sur l'influence intéressée de la littérature métèque. C'est ainsi que, dans certain milieu, on a propagé en multiples éditions le *Préjugé des races* de Johann Finkelhaus, né sous ce nom à Pinczow et connu à Paris sous un autre. Ce livre a beaucoup contribué à égarer l'opinion.

Et maintenant, je conclus avec cette préface publiée en 1909, mais dont l'actualité demeure :

« Si, au lieu de boudier ou d'ignorer la science nouvelle, on s'était arrangé en France pour qu'elle y prît son développement normal et ne sortît pas des mains de ses représentants légitimes, elle ne serait pas aujourd'hui le monopole ou à peu près de l'Allemagne, et elle n'aurait pas été exploitée par des charlatans politiques. Le gouvernement français aurait fait une bonne affaire en dépensant, il y a dix ans, même un million pour organiser les recherches et créer l'enseignement de l'anthroposociologie. Il aurait fait une très forte économie de canons, de forteresses, de régiments, et peut-être de têtes cassées. On ne se débarrasse pas, en feignant de l'ignorer, d'une idée-force aussi puissante que celle de la mission des Aryens ; et si on ne l'utilise pas, on peut être sûr qu'un autre s'en servira. »

G. VACHER DE LAPOUGE.